

Que signifie pour nous aujourd'hui la notion d'Occident ? »

Intervention du Père Jean Gueit lors du Conseil de la Fraternité du 16 février 2013

Tout d'abord, qui est ce nous ?

- Les orthodoxes en général ?
- les orthodoxes vivant ici dans la diaspora ?
- « nous » la Fraternité ?

Je prends la deuxième approche, tout en mettant l'accent sur la Fraternité, pour savoir comment prolonger notre vocation.

Pourquoi sommes-nous ici ? Comment s'est constitué ce « nous » ici ?

Je propose 3 rappels, qui permettent de comprendre d'où nous venons. Ce sont trois séquences migratoires :

1° : L'entre-deux guerres avec la révolution russe et aussi l'expulsion des Grecs d'Asie mineure.

2° : de la fin de la guerre à la chute du communisme : séquence de la bipolarité.

3° : le « post-bipolarité », débutant à la chute du mur de Berlin.

A chaque étape s'est posé la question de sa propre identité : « suis-je orthodoxe d'abord ou russe d'abord ? » une autre question concerne le positionnement de chacun par rapport à la terre d'accueil.

Première séquence : la double problématique de l'identité interne et du positionnement externe est caractérisée par le très grand choc de la révolution russe. Cette interrogation identitaire a donné lieu à une prise de conscience-renaissance concrétisée notamment par la création de l'institut Saint-Serge ; mais aussi à une autre conséquence plus douloureuse : l'éclatement juridictionnel en trois branches, deux se positionnant par rapport à la Russie, et une se déterminant dans la perspective d'une église locale-territoriale. Avec cependant des nuances, car, dans tous les cas, des personnalités (Boulgakov, Berdiaeff...) se poseront la question du sens historique de la rencontre avec la « terre d'accueil ». Boulgakov, Berdiaeff en même temps qu'un Jacques Maritain, ensemble ou simultanément, ont envisagé cette migration comme providentielle. Et de fait ce fut le point de départ pour la rencontre entre les deux chrétientés (Cf à ce propos la revue *Contacts* N° 238 : « Emigration russe et culture spirituelle en Occident »). Au même moment naît le processus œcuménique. Sociologiquement, l'intégration dans la société locale est très timide, car difficile, et aussi parce que beaucoup pensaient revenir en Russie, jusqu'à la seconde guerre mondiale. Pourtant se crée un embryon d'une orthodoxie locale, avec, entre autres, l'apparition de paroisses de langue française.

Deuxième séquence : La seconde guerre mondiale et ses prolongements : l'élargissement du monde communiste et l'installation dans le monde de ce qui va marquer pendant la planète pendant 40 ans : la « bipolarité idéologique » qui va déterminer la vie planétaire pendant 40 ans. (J'appartiens à la génération qui a grandi et vécu dans ce contexte). Toute la construction mondiale d'après-guerre s'est effectuée dans le contexte de cette bipolarité, y compris par exemple la « déclaration universelle des droits de l'homme »,

(rédigée par une commission mixte représentant les deux camps et comportant de ce fait plusieurs compromis).

Autre élément, la deuxième vague de migration. Il s'agit d'une catégorie de personnes différente de la première ; ces personnes ont déjà vécu 25 ans en Union Soviétique et ont connu la période stalinienne. Il ne s'agit d'ailleurs pas véritablement d'une émigration, mais plutôt de gens restés ici, principalement des militaires qui ne sont pas « rentrés », parce qu'ils n'ont pas pu ou ne l'ont pas voulu.

Dans ce contexte se développe d'une manière réactualisée la réflexion sur notre identité et sur notre position en Occident ? Les choses évoluent. Ceux qui sont restés savent qu'ils ne rentreront pas en Russie désormais « soviétique ». Mais surtout, les enfants qui naissent en Europe occidentale intègrent facilement la culture locale ; la « biculture » est née. C'est une nouvelle donnée qui va interpeller.

La Fraternité va germer et se développer dans le prolongement des premières paroisses francophones et dans ce contexte de biculture après la guerre avec la création de la revue Contacts (1949) et de la Fraternité parisienne. Puis se met en place le « comité de coordination de la jeunesse orthodoxe » qui suscitera le premier congrès orthodoxe, à Annecy, en 1971. Il se transforme ensuite en Fraternité, laquelle s'élargit en 1976 à la dimension européenne occidentale. A la faveur de cette dynamique, est créé en 1967 le comité inter épiscopal, puis en 1997 l'AEOF (Assemblée des Evêques Orthodoxes en France), qui elle-même va susciter des assemblées d'évêques similaires dans les pays d'Europe occidentale.

Il convient de souligner, pour comprendre la problématique d'aujourd'hui, que tout ce processus s'est effectué dans le cadre la bipolarité évoquée plus haut qui distinguait l'Europe de l'Ouest et l'Europe de l'Est de manière radicale d'un point de vue politique. La différence ou plutôt la division était politique, instaurée par le « partage de Yalta » en 1945 ; tout se faisait dans ce contexte sans que l'on se pose vraiment de questions ni que l'on puisse imaginer une quelconque réunification.

Au sein de la Fraternité, l'Europe occidentale était pensée de la même façon. Sans imaginer que le mur tomberait un jour. Nous nous sommes développés dans ce contexte, marqués par ce clivage politique. Ce contexte nous a été favorable, car cela nous a permis de réaliser que nous ne pouvons pas continuer de vivre dans cet éclatement juridictionnel.

Troisième séquence : chute du mur de Berlin, du communisme, fin de la bipolarité. C'est l'« aujourd'hui », mais se décomposant déjà en plusieurs étapes. Première étape, les années 90, caractérisée par la troisième vague de l'émigration russe ; mais à celle-ci s'ajoutent les autres émigrations orthodoxes en provenance de l'Europe de l'est, suscitant de profondes perturbations pour « notre orthodoxie locale ».

On passe alors des notions d'Europe de l'Ouest et de l'Est à celles d'Europe occidentale et orientale. La situation géopolitique évolue sensiblement. Dans le numéro 7 du Courrier International, qui titre « YALTA 2 ? », on évoque la dualité historique entre Rome et Byzance, entre l'Orient et l'Occident chrétiens. La 1ère décennie 90 a été tendue, avec des prises de position redoutables ; « L'Europe s'arrête là où commence l'orthodoxie ». La guerre du Kosovo est

largement envisagée dans cette optique. Le clivage était réel. Heureusement au niveau européen et religieux, les choses évoluent, à la faveur notamment de l'élargissement de l'Union Européenne.

Mais il est clair que la situation pour nous se présente sous un jour nouveau: comment nous positionner maintenant ? Comment imaginer la suite ?

Il n'y a plus d'Europe occidentale et orientale, ou alors uniquement sur une base culturelle et religieuse. Faut-il insister sur les racines différentes ou communes ? Avec la « mondialisation » et autre « globalisation »... les frontières économiques, mais aussi partiellement politiques s'effritent.

Il paraît difficile d'effacer complètement les différences des parcours culturels de part et d'autre. Toutes les doctrines développées en 1945 l'ont été, répétons-le, dans le contexte de la bipolarité. Le processus démocratique actuel répond à des critères d'organisation et de contrôle du pouvoir, tel qu'élaboré en réalité en « occident ».

Devons-nous considérer que tout ce qui a été posé dans ce contexte politique a valeur universelle ? Telle est la conviction, peut-être prétentieuse, de la civilisation occidentale. J'avoue ne pas être insensible à l'idée que toutes les valeurs démocratiques telles qu'élaborées en Occident ne s'imposent peut-être pas de manière universelle. Mais il faut constater que tout le système de valeur est ébranlé, et que l'on ne s'y réfère plus obligatoirement. « Les droits de l'homme sont universels ou ne sont pas » a-t-il été largement affirmé par beaucoup. Mais sans doute conviendrait-il aujourd'hui de préciser le contenu des « droits de l'homme ».

D'un point de vue religieux : faut-il se placer dans une perspective de réunification de tous les chrétiens, c'est-à-dire choisir l'axe du plus petit commun dénominateur ? Donc parler de ce qui nous unit, pas de ce qui nous divise. J'ai également difficulté à adhérer pleinement à cette formulation. Car nous avons bien à affirmer l'« orthodoxie de la foi » en soulignant que les notions de catholicité et d'orthodoxie ne sont pas du même registre. La catholicité définit l'essence même de l'Eglise. L'orthodoxie désigne la conformité de la foi à cette essence. C'est l'orthodoxie de la foi telle que posée par la conscience conciliaire.

Voilà notre vocation, Il faut dépasser les clivages et réfléchir à la place de l'orthodoxie dans la construction de l'Europe.

Deux observations pour conclure:

1) La décision de Benoît XVI est sans doute prophétique. Elle met en cause le pilier même de l'ecclésiologie romaine et ouvre des perspectives d'un point de vue œcuménique, et pour l'« orthodoxie » notamment.

2) En 1974 nous avons élargi l'espace de la Fraternité à l'« Europe occidentale », ce qui s'expliquait à l'époque par le contexte bipolaire évoqué. Ne faudrait-il pas repenser les critères géographiques de notre identité et de notre vocation ; ne faudrait-il pas élargir encore l'espace puisque l'Union Européenne intègre aujourd'hui l'Europe « orientale » historiquement orthodoxe ? Mais comment et dans quelle perspective ?